Document généré le 15 mai 2024 08:35

Les écrits

IES ÉCRITS

Les mots sont des nombres comme les autres

Marie Bélisle

Numéro 158, printemps 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93744ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)
2371-3445 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bélisle, M. (2020). Les mots sont des nombres comme les autres. *Les écrits*, (158), 24–28.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES MOTS SONT DES NOMBRES COMME LES AUTRES

Fabrication 02 : j'ouvre une boîte de Pandore
Plus j'avance dans l'écriture de ce projet, plus les avenues de réflexion se multiplient. Au fil des lectures et des écritures surgissent des doutes, des manques, des hypothèses ; les convictions se déplient, révèlent des contradictions. Par moments, je pense tout à la fois une chose et son contraire. Peut-être est-ce ma propre pensée qui procède ainsi, par approximations successives et paradoxales. Ou peut-être cela tient-il à l'objet même de la réflexion, en ce qu'il a de bouleversant et de protéiforme. Car lorsqu'on cherche à penser le numérique, les contours de l'objet sont flous. Est-ce outil ou méthode ? Est-ce pratique ou intellection ? Ou tout cela ? Je prends la chose par tous les bouts, au risque de la confusion des genres et du brouillage des frontières.

Proposition 05 : le format conditionne la forme
L'écriture numérique, c'est-à-dire l'acte physique d'écriture, la scription, en ce qu'elle enroule le texte en n'en laissant visible que la portion en cours de fabrication, rend difficile la mise en perspective des paragraphes, fragments, pages, voire chapitres. Ce qui s'écrit là est toujours bref, délimité, enclos dans le cadre de l'écran. Qu'y a-t-il en amont, qu'y a-t-il en aval ? La scriptrice ne peut en savoir que ce que sa mémoire garde, sauf à faire défiler le texte ou à ouvrir simultanément sur son bureau numérique les fichiers précédents ou suivants. La vision d'ensemble d'un ouvrage un peu long et la perception de son épaisseur ne sont pas possibles : l'objet textuel est fragmenté *ipso facto*. La scriptrice, dès lors, en imprime tous les feuillets qu'elle étale sur le sol ou empile en éventail instable sur son bureau. Ou elle se résout, consciemment ou inconsciemment, à adapter son écriture, c'est-à-dire, cette fois, l'acte intellectuel d'écriture, au support : l'écran. Au fil des textes et des années, elle adoptera la forme brève, facilement inscriptible tout autant dans le volumen déroulant le texte que dans la carte hypertextuelle qu'induit l'édition numérique.

Conversation 03 : sur la bibliothèque

> *L'internet a changé cette image du langage en mettant à notre disposition une immense réserve d'énoncés déjà formés, dans toutes les langues – en s'annonçant d'une certaine manière comme un manuel de conversation. Tout est dit, et nous n'avons plus qu'à puiser au fond de cette réserve la phrase déjà consignée.*
>
> Maël Renouard, *Fragments d'une mémoire infinie*, p. 109

Internet a plutôt exacerbé ce phénomène en rendant disponible à tout moment ces énoncés déjà formés. Mais la nouveauté ne réside pas tant dans l'existence d'une telle réserve – les bibliothèques, jadis, naguère, déjà – que dans l'instantanéité de l'accès et, peut-être, dans la lecture fragmentée que nous pouvons en faire, la phrase émergeant bien souvent sur l'écran sans même que nous l'ayons cherchée.

Proposition 06 : la technologie condamne à l'éphémère

L'un des grands paradoxes du numérique, le principal sans doute, est d'être à la fois un instrument de conservation – la mémoire métaphorique des ordinateurs n'est probablement pas ainsi nommée par hasard – et un instrument de perte. L'affichage à l'écran est éphémère, à la merci d'une manipulation ou d'un bogue : c'est là sa moindre fragilité, circonstancielle, contingente. Mais il en est une autre, plus définitive, pourrait-on dire, qui tient à l'obsolescence rapide des technologies. Nombre d'œuvres littéraires numériques pourtant récentes à l'échelle de l'histoire – quelques décennies à peine – sont disparues avec les objets qui leur servaient de support. Même dans une perspective d'archivage, par la numérisation de manuscrits anciens par exemple, la technologie condamne à des tâches sisyphéennes : copie, transfert, actualisation, voire constitution d'une réserve imprimée. La production numérique contemporaine semble vouée à la même disparition annoncée, non seulement en son caractère éventuellement performatif ou évolutif, mais également en ses actualisations finies et définies.

Évocation 02 : je me souviens des jeux de cartes de l'ordinateur du cégep

Lorsque j'ai, pour la première fois, rencontré un ordinateur, j'avais 16 ans. Il occupait une grande pièce vitrée, au rez-de-chaussée du Cégep de Rimouski où j'étudiais. En passant dans le couloir, on apercevait la console et les grandes armoires où tournaient des bandes magnétiques, et on devinait, dans la pièce voisine, quelques perforeuses à cartes. Nous étions au début des années 70 du siècle dernier, le microprocesseur[1] venait d'être inventé, mais nous ne le savions pas. Pour l'heure, la capacité de stockage se mesurait à peine en kilo-octets, les programmes s'écrivaient en Fortran et l'intelligence de HAL[2] était

[1] Le microprocesseur Intel 4004, inventé par Ted Hoff en 1971, rassemble sur une surface de 13,5 mm^2 tous les circuits d'un ordinateur, d'une puissance équivalente à celle de l'ENIAC qui occupait un volume de quelque 80 m^3 ! https://www.herodote.net/15 _ novembre _ 1971-evenement-19711115.ph

[2] HAL est l'ordinateur de bord du vaisseau Discovery One, dans le film de Stanley Kubrick, 2001, l'Odyssée de l'espace, (1968). Beaucoup plus qu'une machine, c'est un véritable personnage : l'archétype, en quelque sorte, de l'intelligence artificielle.

une fiction. Un jour, j'ai transcrit un poème sur des cartes perforées et me suis demandé ce que ferait l'ordinateur si on le lui livrait en pâture.

Proposition 07 : la lecture obéit au doigt et à l'œil

Par la fluidité de l'affichage, par la configuration cartographique de l'espace visuel offert, par les actions – de navigation notamment – qu'il permet, suggère, voire impose, le numérique induit une lecture tabulaire. Tridimensionnelle même, est-on tenté de dire. Car si l'œil parcourt la page imprimée en un circuit lectoral pratiquement immuable[3], de gauche à droite et de haut en bas en Occident, l'écran est regardé de façon beaucoup plus dynamique, parfois aléatoire, mais le plus souvent en fonction de zones d'attention bien distinctes de celles que sollicite l'imprimé[4]. Je dis bien regardé : les blocs sont d'abord vus, identifiés dans leur nature et leur fonction (texte, image, lecture, saisie, bouton, etc.), avant d'être éventuellement lus. Et même lors de la lecture à proprement parler, le numérique propose un parcours discret, par les juxtapositions ou superpositions typographiques, par les liens hypertextes, par l'image, bref par tout ce qui contredit ou complète la linéarité du texte. Autant d'appels à dériver, dévier, contourner, déconstruire l'organisation apparente pour explorer toutes les strates signifiantes offertes.

Conversation 04 : sur la compréhension

> *Lorsqu'on déplore la perte des pratiques de lecture réflexives dans les environnements numériques, il faut donc se demander si cette perte n'est pas compensée par l'émergence de nouvelles formes de compréhension et d'immersion dans la matière textuelle.*
>
> Alexandra Saemmer, *Matières textuelles sur support numérique,* p. 46

Quelles seraient, dès lors, ces nouvelles formes de compréhension ? Et quelles sont ces pratiques réflexives qui seraient perdues ? Le cerveau lisant serait-il différent selon le support sur lequel il exerce son activité ? Si je

[3] … quoique de plus en plus contaminé par le numérique, notamment dans les magazines et dans les publications littéraires d'avant-garde.

[4] Les travaux d'analyse du parcours visuel de l'internaute (le plus souvent appelé *eye tracking*, dans le petit monde anglicisé des technologies) ont permis d'identifier les zones de l'écran les mieux adaptées pour tel ou tel type d'objet et de concevoir des interfaces ergonomiques. C'est tout le champ de recherche et d'expérimentation de l'UX (*user experience*) et de l'UI (*user interface*).

conçois aisément que l'immersion dans la matière textuelle soit autre, parce que la matérialité du texte, précisément, s'offre tout autrement, il m'apparaît que la lecture *stricto sensu*, en ce qu'elle est décodage, n'en est pas moins réflexive et sollicite les mêmes processus cognitifs pour aboutir à la compréhension. Ce n'est pas tant l'activité de lecture qui se trouve altérée par le numérique, que l'objet sur lequel elle se porte, qui diffracte et multiplie les signes, qui fragmente et creuse la matière textuelle.

Proposition 08 : le mot n'est pas une onde

Le littéraire est sans doute le domaine artistique que le numérique a le moins profondément pénétré, que ce soit en tant que mode de production, en tant que support ou en tant que matière. Cela tient peut-être à la sacralisation dont l'écrit fait l'objet : on n'a qu'à penser aux cris d'orfraie de tous ceux qui appréhendent la mort du livre et déplorent la dérive de l'orthographe mise à mal par les SMS. Le littéraire est visiblement plutôt frileux. Mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi, surtout peut-être, la nature même de l'objet, son matériau : la langue. Sans même penser au contenu, au sens, à ce qu'on appellera pour faire court le signifié, force est de constater que, s'il est relativement facile de synthétiser un son[5] ou une couleur, il en va tout autrement du mot, qui est bien autre chose, même en sa face signifiante, qu'un assemblage de pixels. L'unité de base du littéraire, la lettre, ne peut pas être un produit de synthèse. Le son est une onde, et la couleur, en son actualisation lumineuse, aussi. La lettre, elle, est déjà, avant toute mise en mot, une forme complexe et pourtant irréductible en unités plus fines sous peine de perdre son caractère de signe. Et en l'état actuel des choses, si la combinaison de mots en phrases peut être programmée, la combinaison de lettres en mot ne peut pas être traduite en algorithme.

Marie Bélisle, ses titres devenus phrase,
comme une invitation à la lecture, en livre et en ligne…
Ici-bas, *Je suis un livre*, mais *Tout ça ne fait pas un poème*
et *Les mots sont des nombres comme les autres*.

---

[5] Bien avant Moog, qu'on considère comme l'inventeur du synthétiseur en 1964, le son a été produit électriquement puis électroniquement, notamment par Theremin (1920) et Martenot (1922), avant d'être séquencé et échantillonné.